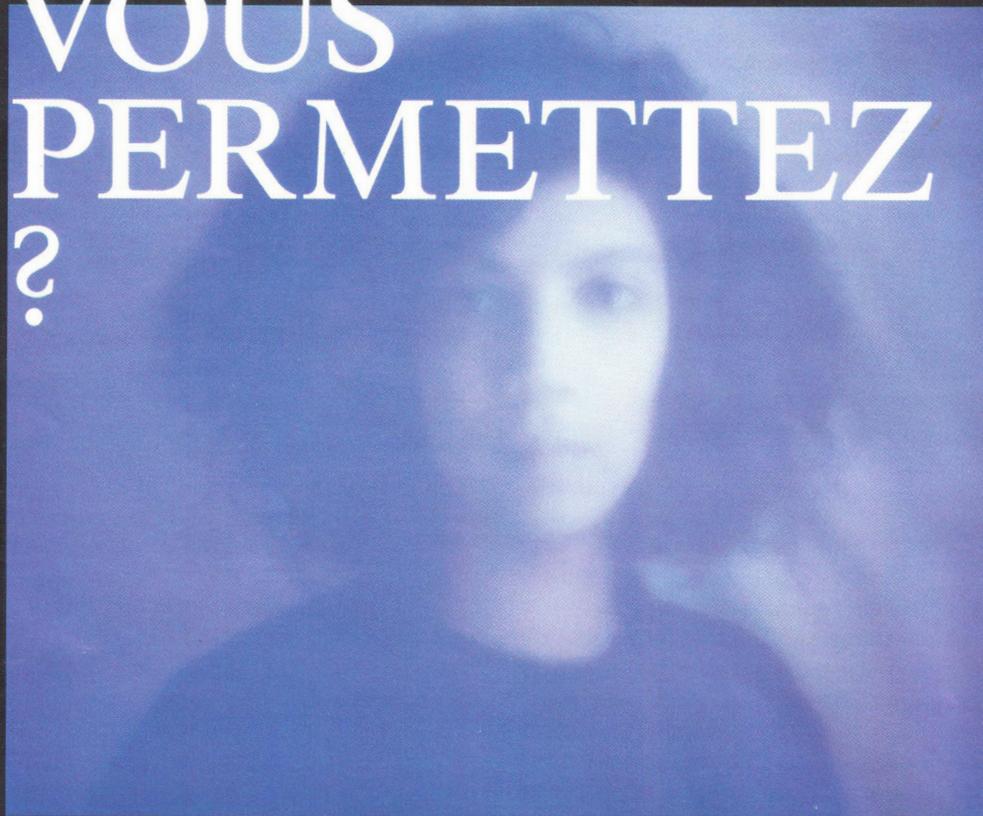


LÉONIE PERNET, VOUS PERMETTEZ ?



TEXTE VICTOR TARANNE
PHOTOS CHILL OKUBO

C'est fou comme le temps file à toute vitesse. Après avoir bidouillé, avancé à tâtons, dosé, réfléchi, mûri (c'est important), observé et peut-être un peu rien foutu (c'est important aussi), voici donc Léonie Pernet qui nous revient avec un premier album décrit par la critique implacable du *Bonbon Nuit* comme « un souffle qui sort d'une majestueuse pierre tombale bordée de fleurs noires et mystiques ». Avec un peu d'espoir quand même, ajoutera la principale intéressée qui, en plus de sa musique, pose un regard criant d'intelligence sur le monde socio-politique qui l'entoure.

Ton premier EP, c'était il y a quatre ans. Combien de séries as-tu dévorées entre-temps ? Non, plus sérieusement, t'as fait quoi ?

Les deux dernières années, j'ai beaucoup travaillé. L'album sort en septembre 2018 mais finalement, les morceaux sont prêts depuis quasiment un an. Entre-temps, je ne sais pas ce qu'il s'est passé... J'ai fait mes trucs, j'ai perdu quelques ordinateurs, j'ai eu des périodes de travail, quelques fois je ne foutais rien et je ramassais... On me pose beaucoup cette question, mais honnêtement, j'ai du mal à y répondre. Parce que c'est vrai que c'est un temps lunaire, quatre ans... J'ai pris mon temps, en fait. Après, il faut dire que je n'ai pas toujours travaillé intensément. J'ai eu une période un peu destroy, mais surtout j'ai été beaucoup seule. Je pars de rien : pas de samples, tout provient de moi. J'ai enregistré mes batteries, fait plusieurs essais de production avec d'autres personnes, mais je n'étais pas satisfaite, j'ai fini par reprendre tout le truc en main et finir seule le projet... Par ailleurs, je passe beaucoup de temps avec mes morceaux. Lorsque je trouve la mélodie, par exemple, je l'écoute en boucle pour voir si ça me fait le truc genre : "Wouah !". Je passe beaucoup de temps avec chaque élément en fait. Pour toutes ces raisons, ça a été long.

Est-ce que le temps est une chose qui compte ?

C'est un danger de mort dans la musique actuelle. Ça a pu m'inquiéter parce qu'il y a eu un mini-buzz, mais est-ce que ça ne va pas être trop tard ? Parce que c'est quand même la logique médiatique... Je crois, sans prétention, que la qualité du truc prouve que je ne l'ai pas chié dans

un avion en quinze jours. J'ai fouillé, j'ai continué de creuser mon sillon, mais je ne pense pas avoir été très influencée, si ce n'est par le monde. Ce qui est *in* selon tel ou tel magazine branchouille qui se vend à 80 K exemplaires, non, ce n'était pas dans mon cahier des charges. (rires)

Alors, qu'est-ce qui ne t'a pas du tout influencée ? Retournons l'épineuse question du journaliste musical lambda en panne d'inspi'.

J'aime bien balancer sur les gens en privé, mais en public pas trop. Non pas que j'aie peur des inimitiés, mais bon... C'est marrant, il y a quinze jours, j'entendais (ou peut-être lisais ?) que derrière chaque personne croisée dans la rue, il y avait un combat secret qu'on ne voit pas. Je trouve cette image très juste. En fait, chacun lutte à sa petite échelle. En musique, tout ce qui est fait très rapidement et sans soin, peu importe le style, ça ne m'intéresse pas. Sauf quand derrière cette rapidité d'exécution, il y a cette esthétique un peu punk. Je ne me sens pas très rattachée à une scène... Ce qui ne m'influence pas... Tellement de choses ! Qu'est-ce qui est *in* et qui ne m'intéresse pas ?

Les burratas en terrasse ?

Ah si, les burratas, ça m'intéresse. Je suis une obsédée de la mozzarella. C'est-à-dire qu'avant, carrément, j'arrivais au bureau pour une réunion, je n'avais pas mangé depuis trop longtemps et j'achetais une mozza à l'épicerie que j'ouvrais sur le trottoir. La mozza, ça m'obsède.

Pour revenir à ta citation, c'est quoi le combat secret de ton art ? Parce qu'il y a quand même un fort



“Derrière chaque personne croisée dans la rue, il y a un combat secret qu'on ne voit pas.”

engagement politique dans ce que tu proposes, je pense notamment à ton mix pour Adama Traoré ou contre la Manif' pour Tous.

Ce combat, en réalité, il n'est pas très présent dans l'album, hormis peut-être dans le clip d'*African Melancholia*. C'est marrant parce qu'on me pose pas mal la question en ce moment... En fait, il y a mes mixes qui sont 100% politiques, il y a eu le clip d'*African Melancholia* effectivement, mais je ne compose pas de chansons engagées, les textes ne sont pas engagés... Je ne markète pas l'engagement. L'album est un propos esthétique avant tout.

Comment t'es-tu formée à toutes ces questions politiques ?

Je crois que le premier choc, c'est d'être tombée sur des écrits du Parti des

Indigènes de la République. C'est un parti politique dit décolonial et anti-raciste qui fonde la pensée de ce qu'on appelle l'anti-racisme politique, et non pas l'anti-racisme moral. Ça a été un électrochoc pour moi. Ensuite, j'ai lu Fannon, Césaire et compagnie...

Dans ton album, il y a quelques références à l'Afrique justement...

Oui, il y en a quelques-unes. Il y a *African Melancholia* et une référence au Maghreb. Comme j'ai beaucoup nié la partie noire en moi pendant très longtemps, j'ai une forme de dette envers l'Afrique. Ce n'est pas une dette lourde à porter, mais je dois en quelque sorte honorer cette communauté de destins. Et puis le Maroc, eh bien il y a ce feat avec Hanaa Ouassim, ce qui sonnait comme une évidence. Je suis proche de

ce monde-là, oui, même au niveau des écrits. En ce moment je bouquine *Le Traité de l'Unité* d'Ibn Arabi, par exemple. Mais il n'y a rien de fermé, je circule.

Quelle est la vérité de tous ces penseurs que tu lis et que tu déterres ?

Il y a l'amour universel. Mais attention, je ne crois pas en l'universalisme sur le terrain politique, seulement sur le plan spirituel et artistique, ce que j'essaie d'approcher un petit peu, modestement. Et l'unicité.

La manière dont on sent et désire les choses n'est-elle pas sans arrêt empêchée dans notre société ?

Crave, ce n'est pas le désir. Certains le traduisent comme ça, mais c'est surtout

le manque. Le *craving* est vachement employé dans l'addictologie. La question du manque est très présente dans l'album, finalement. Dans nos vies, oui, on nous empêche de faire plein de choses, mais je ne pense pas que ça soit notre société de maintenant. C'est marrant parce que j'ai appris que le mot "diable" vient de *diabolum*, qui signifie diviser. Le symbole, lui, signifie rassembler. L'idée du diable, donc, c'est ce qui divise. Oui, l'homme est à la recherche d'unité.

Peut-être que le grand problème de la division, c'est le nationalisme aujourd'hui... On le voit bien avec la catastrophe migratoire actuelle.

Absolument. Je dirais même qu'il y a plus globalement un problème de racisme. Imagine une seule seconde que tous les campements qu'on voit à Jaurès, La Chapelle ou Stalingrad, soient remplis de blancs... Ça semblerait dingue. On ne le tolérerait pas, en réalité. On vit correctement avec l'idée qu'il y a des SDF et des gens en précarité, mais des groupements de population comme les migrants, s'ils n'étaient pas noirs, bon... Il y a quand même quelque chose qu'on accepte, là-dedans. C'est parce qu'ils sont noirs qu'on l'accepte. S'il y avait autant de blancs sur des bateaux, est-ce qu'on l'accepterait ? Je ne crois pas. Mais attention, je comprends et je n'accable pas. Il ne faut pas tout voir avec une seule paire de lunettes, mais il ne faut pas oublier de la chausser. C'est quand même une pièce maîtresse d'un certain nombre de problèmes qu'on a.

Tu parlais de toi dix ans dans le futur, mais comment étais-tu dix ans dans le passé ?

J'étais à la one again totale. J'étais à l'arrache mais à un niveau... Je ne savais pas vivre du tout, en fait. Je me foutais en l'air. Je vis seule depuis longtemps, j'ai été autonome très tôt... Enfin non, j'étais indépendante mais sans autonomie ! (rires) Donc c'était assez problématique ! Ça fait des parcours un peu penchés. Mais je faisais de la musique dans mon petit appartement à Brochant, je vivais de manière totalement décousue... J'étais rentrée à l'Institut des Arts Sacrés des Études Liturgiques après avoir passé mon bac en candidate libre, mais je n'y suis pas restée très longtemps parce que j'avais par ailleurs ma vie à côté qui ne correspondait pas des masses avec ce type d'études... On a différents personnages en nous, et celui qui avait soif de spiritualité ne s'entendait pas très bien avec celui qui voulait écouter de la techno, donc j'ai lâché ce truc. Donc, oui, je faisais ma musique, et à la base ce n'était que des morceaux de piano en solo, ensuite ça a évolué. J'étais seule dans ma chambre avec mon piano, je faisais la fête, je vivais des trucs, quoi...

Pour moi, ton album sort tout droit d'une majestueuse pierre tombale bordée de fleurs noires et mystiques.

Oui, cet album est assez deep, c'est clair. Après, je trouve qu'il y a de la lumière. À part *Father* où il n'y a pas une note d'espoir - j'étais au bout du rouleau quand je l'ai fait -, il y a quand même de la lumière. C'est assez habité donc je souscris à la lecture mystique de l'album. Je reste quand même romantique, je viens de là... En musique classique, c'est ce que j'écoutais par exemple. Il y a deux écoles : ceux qui préfèrent Steve Reich et ceux qui préfèrent Philip Glass.



moins j'étais créative. J'étais dans la vie. Ce qui pour moi se rapproche du plus mal, c'est lorsque tu t'éloignes de la vie et que tu ne bouges pas. Ça m'arrive, de moins en moins, mais ça m'arrive encore. Et quand je suis vraiment heureuse... Je ne sais pas.

C'est quand tu vas sortir ton album, peut-être...

Ça, oui, ça me rend assez heureuse. Ça m'émue. Je suis heureuse principalement pour moi mais aussi pour celles et ceux qui ont été là, Anaïs Ledoux et Stéphanie Fichard notamment, qui ont fait *Cry Baby* et qui ont toujours été là. Donc oui, je suis heureuse pour les gens qui ont travaillé. Pour l'entourage professionnel, c'était franchement galère ! Mais ils n'ont jamais arrêté de travailler sur le truc, de me suivre, de me soutenir... Donc je suis aussi heureuse pour eux.

Et tes fans, ils sont comment ?

Pour l'instant, déjà, ils ne sont pas très nombreux. Mais ils sont fidèles ! Ils ont été patients et les tout premiers fans, honnêtement, c'est toujours des gens chelous qui ne vont pas bien ! (rires) Il y a quelques individus que j'ai vus à mes concerts qui, voilà... Je pense à deux personnes en particulier...

Ils se rasent les dessous de bras pendant tes concerts ?

Non ! (rires) Il y a juste des gens qui sont bizarres... Genre, je sais pas, deux meufs qui ont je pense un problème mental... Qui se meuvent d'une manière hyper particulière... Un jour, j'avais joué le *Mix Debout* à Bruxelles pour une journée Amnesty International. Je commence à balancer des trucs hyper calmes et je

vois cette meuf complètement bourrée qui m'explique qu'elle a lâché ses potes, qu'elle ne savait pas comment elle allait rentrer mais qu'elle s'en foutait, et je commence à balancer les sons et puis d'un coup elle bouge la tête dans tous les sens, comme dans le doom metal. C'était totalement inadéquat mais c'était trop drôle. Si on dit qu'on a le public qu'on mérite, franchement... J'ai joué au Pop-Up et même les barmans m'ont dit que j'avais le meilleur public de l'année ! C'était pas pédant, y'avait pas mal de musiciens, des gouines, des pédés, des renois...

Et toi, t'es quel genre de fan ?

Moi, j'ai un égo de musicien. Mes héros sont davantage des personnalités politiques mortes ou vivantes, et je regarde avec plus d'admiration les gens qui agissent politiquement. Je suis plus intéressée par les actions menées par certains militants aujourd'hui qui luttent contre le racisme, qui aident les migrants, que par le dernier Dj à la mode. Ça va, je n'ai plus 15 ans. Aujourd'hui, on ne peut plus déceimment vivre en disant : « *La politique, je m'en fous* ». Ça, c'est un luxe qui est inadéquat avec ce qui nous entoure. Ma place est en faisant ce que je fais. Attention, je ne veux culpabiliser personne, et moi-même je ne suis qu'une militante du dimanche, je ne fais pas ça de toutes mes journées. Je veux juste inculquer à ma petite *fan base* des idées et des pistes. Je n'ai pas la science infuse, je suis en apprentissage.

CRAVE (INFINÉ MUSIC)
DISPONIBLE LE 21/09/2018
EN CONCERT À LA GAÏTÉ
LYRIQUE LE 25/01/2019

“Je reste quand même romantique, je suis l'école de l'émotion.”

Moi, je suis Philip Glass, je suis l'école de l'émotion. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'émotion dans Reich, attention. Cet album est très soigné. Mais c'est quand même assez instinctif dans la sensation.

T'étais au bout du rouleau pour *Father*, c'est-à-dire ?

J'étais en rupture et j'étais partie pour avancer sur l'album en Normandie, dans une petite maison toute mignonne. Toute seule en hiver, de janvier à mars, à côté de la mer. J'étais pas bien du tout. Mais ça m'a fait du bien. C'était

un moment où j'étais mal, très triste, mais j'avais de l'espace, du silence et de la nature, je mangeais toute seule à ma table le soir... Je ne dirais pas que c'était ascétique parce que je buvais encore beaucoup d'alcool, mais en-dehors de ça, il y avait un truc un peu ascétique. Oui, je n'étais pas bien, mais c'était un moment où j'avais vraiment accès à mes émotions. J'étais en bad trip, certes, mais j'étais avec moi.

T'arrives à faire de la musique quand t'es heureuse ?

Quand je suis vraiment extrêmement mal, au moment T, je ne peux rien faire. Je ne peux pas pondre une mélodie, je suis bloquée, immobile, je ne veux pas vivre ma journée. Cet épisode solitaire en Normandie, oui j'étais mal, mais au